droite et à gauche et très haut sur des collines. Il y en a sept, dit-on, comme à Rome. J'ai laissé là un regret. J'aurais voulu ne pas passer sans me rendre compte de son actvitié, de ses promenades publiques dont on dit tant de bien, de sa ville chinoise, distincte de la ville américaine et si curieuse dit-on. C'est embêtant, mais c'est comme ça et à moi tout seul je ne peux pas retenir notre bateau comme on le ferait d'un petit train du Pont-Sagne, avec un seul geste de la main.

L'Océan Pacifique.

Le même soir donc on lève l'ancre et le dirai-je, malgré ma déception, c'est avec un certain plaisir que je retrouve ma cabine, mes malles, mes objets usuels, ma place habituelle à table et mes compagnons de route, accueillants et cordiaux. Le lendemain, quelle surprise! de nouvelles figures en quantité, de nouvelles connaissances à faire, peu à peu, pour le « frenchman », le monsieur qui parle français, que je suis. Ce sont 200 nouveaux passagers embarqués à Frisco pour le tour du monde avec New-York ou San-Francisco comme point de départ. D'ailleurs ces nouveaux venus, en majorité des dames et des jeunes filles, seront plaisants, aimables avec simplicité. La jeunesse est belle, bien plantée, vigoureuse et son sans-gêne reste cependant déférent et souriant. Elle va donner une animation nouvelle aux danses, aux conférences, à la vie du pont et si je ne m'abuse, aux flirts, anodins à nos yeux européens et helvétiques.

Nous avons devant nous cinq jours de mer et 2000 milles à parcourir sans voir aucune terre. C'est alors de nouveau la vie reposante pour ceux qui tiennent à la tranquillité, un peu monotone avec son rythme régulier :

petit déjeuner, promenade, exercices physiques, piscine, jeux et repas, lunch et dîner si copieux qu'ils amèneraient un homme-échalas à peser cent kilos s'il se laissait aller aux attraits de la table. Le vin, les whisky et les cocktails ont reparu et les amateurs, hier secs, s'efforcent de rattraper les années de ce qui doit leur paraître du temps perdu. J'ai même l'impression que certains messieurs, certaines dames aussi, s'accordent le tour du monde pour retrouver, non pas le goût du pain, mais celui du vin. Cela m'amène à certaines réflexions sur les mesures et les décrets absolus qu'il n'est pas nécessaire de confier à l'impression ni même à mes amis. Je les garde, vous les devinerez sans doute.

Ces cinq jours de mer sont vraiment agréables. On sait que la mer s'étale de tous les côtés jusqu'à l'horizon, qu'il n'y a aucun spectacle au dehors, si ce n'est la grande houle si curieuse du Pacifique qui, sans cause apparente, fait craquer les parois de la cabine pendant la nuit. Et cette houle, de larges vagues arrondies et polies fait à peine tanguer le pont. On se fatigue à considérer l'infini, comme chez nous on ne trouverait plus d'intérêt à considérer de Pouillerel et tout un jour les pâturages et le ciel. Il n'y a qu'un moment de la journée où ce vide devient palpitant et tragique. C'est lorsque le soleil baisse à l'horizon et se couche dans la mer. Le rouge-sang, les violets, les verts, les jaunes d'ocre crus et durs envahissent le couchant vers lequel nous allons et répandent sur tout, même sur les figures tranquilles et contemplatives une grandeur et une sérénité mélancolique. Cela me paraît maintenant étrange qu'un homme, je dirai même un bonhomme comme je suis, plus porté aux affaires qu'à la sentimentalité, arrive à faire des constatations de ce genre. Après

coup, après quelques mois de vie habituelle et réaliste, je me sens presque ému d'avoir pu faire de pareilles remarques. Il faut croire qu'il y a en chacun, quel qu'il soit, un brin de sensibilité aux beaux spectacles naturels qui s'ignorait, perdu ou diminué sous le prosaïsme ordinaire de l'existence. C'est assez gentil de se dénicher un mince filet de poésie!

Laissons notre beau navire fendre l'onde, le sillage se diviser en lames d'émeraude, l'orchestre s'évertuer, les danseurs tourner ou glisser, les joueurs empiler les dollars et dormons longtemps, bercés par les lentes et mystérieuses ondulations de l'Océan, dérangées cependant pendant un jour ou deux par un rythme plus marqué, presque par une tempête et par la pluie froide qui change du coup l'aspect et la toilette des passagers.

L'Ile Hawaï.

Le temps redevient printanier quand nous voyons s'élever devant nous un large mont élevé sortant des flots et assez dentelé par le haut. C'est Hawaï, la principale des îles que Cook a dénommées Sandwich d'après le nom d'un ministre d'Etat anglais à la fin du dix-huitième siècle. Les conférences avec films que nous avons entendues ou plutôt vues nous ont renseignés déjà sur la découverte de ces îles qui étaient connues des navigateurs espagnols aux temps primitifs, c'est-à-dire au XVIIIme siècle, où c'étaient des îles d'amour, de fleurs, de fêtes perpétuelles, mais aussi de sacrifices humains et peut-être d'anthropophagie. Nous allons voir ce qu'elles sont devenues sous un protectorat américain qui ressemble fort à une domination.

La côte s'approche, la muraille grise devient verte, de grands arbres, immenses, semblent cacher de petites huttes qui sont des maisons, des vallées se dessinent

qui descendent des sommets cachés à demi par des nuages qui sont en bonne partie des fumées sorties de volcans toujours en activité. De plus près encore, on voit des roches de lave percées par la mer, de grosses lames déferlent contre ces roches et contre la rive et au-dessus la végétation luxuriante et dense s'élève haut et retombe sur les flots. Quel étrange et sympathique pays! Mais attendons de voir, on ne sait jamais ce qu'un pays nouveau réserve de surprises plaisantes et parfois pénibles; cependant, je dois reconnaître aujourd'hui et de l'oin que les îles Hawaï sont vraiment un séjour enchanteur. On comprend que les hommes et quelquefois aussi des rassasiés de civilisation, de vie trépidante, peut-être d'excès de veine ou de déveine, soupirent après une existence lente, calme, ensoleillée et méditative, avec cependant quelques jouissances matérielles aisées à cueillir sans luttes et sans disputes. On dit que Tahiti, beaucoup plus au sud, réserve ses joies aux gens très simples et qui rêvent de se vautrer demi-nus dans une nature exubérante; d'autres plus compliqués viennent aux îles Hawaï pour y trouver un heureux mélange de far niente, d'activité restreinte et de tout ce qui peut plaire dans tous les domaines du raffinement luxueux de l'Amérique et de l'Europe.

Mais nous allons débarquer bientôt et mettre le pied sur cette terre merveilleuse. Un remorqueur vient à notre rencontre pour marquer la route assez dangereuse parmi des récifs volcaniques plus ou moins visibles, plutôt moins me semble-t-il. Sur la côte, des villages apparaissent à toits de pagodes, tout petits sous d'immenses arbres. Nous arrivons devant Hilo, port beaucoup moins fréquenté que la capitale Honolulu, mais resté beaucoup plus hawaïen. Dans la rade, des jeunes garçons bronzés, des Canaques et des jaunes

ternes, Chinois et Japonais, nagent devant le bateau et à côté en poussant des cris. Ils demandent qu'on leur jette des pièces de monnaie, qu'ils recherchent en plongeant avec adresse au milieu de groupes de gros poissons qui ont l'air de flotter indifférents à la surface.

Le temps, qui a été pluvieux et frais, redevient printanier et agréable. Nous débarquons et voici qu'une théorie de jeunes Hawaïennes, au teint d'or bruni, vêtues de blanc, élégantes et vigoureuses, nous passent au cou des guirlandes de fleurs qui retombent sur la poitrine. C'est la manière gracieuse de recevoir les hôtes dans ce pays fortuné.

Des autos nous attendent au milieu d'une foule colorée de Canaques qui sont vraiment une race noble, de Jaunes, de Blancs et de mélanges de race indécise. J'ai remarqué pas mal de jeunes filles sveltes dont on ne saurait dire si elles sont blanches ou de race indigène, très belles et blondes d'ailleurs; probablement qu'elles tirent leur teint rare et précieux d'une heureuse mixture de navigateurs d'autrefois avec des mères canaques. J'ai pu constater aussi qu'on n'aime pas les Jaunes, travailleurs acharnés, au milieu d'une population qui autrefois ne s'en faisait pas puisque la terre et la mer fournissent la nourriture quotidienne sans effort.

Nous partons à travers les plantations de cannes à sucre, les villages peuplés de Japonais, par une route excellente, puis dans des forêts de cocotiers, d'orchidées aux parfums puissants, de lianes, vers les hauteurs. La température s'abaisse déjà quand nous traversons le Parc National, aux fougères arborescentes qui de très haut ombragent la route. C'est la Jungle des Fougères, une forêt comme on n'ose pas en rêver, aux branches fines, recourbées en arcs délicats. Puis, plus haut, après de multiples lacets, vient la région volcanique désolée.

Le volcan de Kilauea.

Des gardiens du Parc — tout le massif du volcan Kilauea est Parc national — sortes de cow-boys au grand chapeau, donnent des explications et nous montrent successivement une quinzaine de cratères éteints dont certains ont bien un kilomètre de diamètre et quelques-uns une profondeur de quelques centaines de mètres, véritables entonnoirs irréguliers aux parois abruptes, noires et rousses.

Nous nous demandons où est le volcan principal, le fameux Kilauea, puisqu'aucun sommet ne semble surgir de ce haut plateau désolé; mais voici la route qui passe dans une tranchée taillée à pic dans la lave et pendant qu'on regarde devant soi cherchant le cône habituel des volcans, l'auto s'arrête au bord d'une large déchirure du sol, de douze kilomètres de tour et profonde de 5 à 600 mètres. Quelle marmite du diable!

Là au fond s'agite une boue noire qui vous jette à la figure des bouffées brûlantes et sulfureuses, quelques fumées s'échappent de pustules qui gonflent et crèvent en giclant en l'air un crachat de matières fondues et là-dessous apparaît une ouverture de braise rouge. De grands mouvements onduleux se manifestent à la surface du lac de lave et il paraît que la nuit tout ce qui nous semble noir et glauque est un feu sombre avec des éclats de métal fondu.

S'il y a au monde un spectacle impressionnant, c'est celui-là. Quelle vision infernale! Ah! si mes amis pouvaient voir ce bon Rodolphe campé, en si belle compagnie, sur le rebord du Kilauea, eux qui font les

cent pas sur la rue Léopold-Robert ou se carrent dans des fauteuils au Nouveau Cercle, ils n'en croiraient pas leurs yeux. Et pourtant c'est bien cela. Rodolphe a vu le paysage le plus émouvant et le plus mystérieux qu'on puisse voir sur la terre. Il n'en est pas plus fier pour cela.

Certes ce rebord du Kilauea n'est pas de tout repos. Le contenu de la chaudière ronge la rive et pendant notre séjour un grand plan de lave froide mais crevassée, s'est effondré avec un sourd fracas dans le lac de feu. Le sol est fendillé; en certains endroits il est si chaud qu'on y brûle sa chaussure et de ces fentes se dégage une chaleur insupportable. Tout autour, à une grande distance, s'élèvent de petites fumées qui semblent venir de « torrées » invisibles. Aussi la végétation, si dense sur les terrains volcaniques des zones inférieures et qui monterait aisément à notre altitude, est-elle suffoquée par les gaz qui s'échappent du cratère et des fumerolles.

Ce Parc National, qui englobe le Kilauea et sa région, ne serait pas américain s'il ne renfermait pas aussi un hôtel excellent et, en effet, à peu de distance en venant, nous avons passé devant « Volcan House », une maison de premier ordre où logent les touristes qui veulent jouir, si c'est bien une jouissance, de la vue du lac de lave rougeoyante pendant la nuit. Nous y mangeons très bien, dans un paysage d'arbres réduits à l'état de squelettes, avec la vue sur la nappe fumante, les fumerolles, et, plus loin, des « Sulphurs Banks », vastes étendues soufrées et brûlantes. Cet hôtel a ceci de particulier qu'il possède un véritable chauffage central, qui consiste tout simplement à promener dans des tuyaux les vapeurs captées dans le sol, car il paraît qu'il fait parfois assez froid à cette altitude ; la neige y prend

pied là où le sol n'est pas bouillant. Mais peut-être, une fois ou l'autre, à l'occasion d'une montée un peu forte du contenu de la marmite, le chauffage vraiment central et les laves en irruption feront-elles disparaître l'hôtel et, en face, la gracieuse maison où habite le gentleman qui surveille en chef le Parc National.

Nos guides n'ont pas manqué de nous faire savoir que le Kilauea est le plus grand volcan « in the world », comme il convient.

Notre caravane d'autos descend la route aux multiples lacets, très bien entretenue dès qu'on sort des laves récentes et nous regagnons bientôt la forêt de fougères arborescentes et le paradis à la végétation enchanteresse, le méli-mélo de Canaques, de Chinois, de Japonais et de Blancs, pour remonter sur le « Belgenland » le soir même.

Qu'il aurait été plaisant de vivre là pendant quelques semaines, de parcourir ces grèves pittoresques, ces étendues de cannes à sucre, ces forêts de palmiers et d'arbres magnifiques! Mais c'est l'inconvénient majeur des croisières comme celles de l'American Express, l'itinéraire et l'horaire sont fixés et n'admettent aucune modification. Et à ce propos, je déclare que si je refais le tour du monde, ce qui n'est pas certain mais pas exclu non plus, je le ferai dans l'autre sens à bord de bateaux de commerce, par étapes qui laisseront le temps de voir et de savourer les sites les plus beaux, ceux où la vie n'est pas taylorisée et semble s'écouler dans la douceur d'une nature généreuse. J'imagine volontiers que partout il y a des inconvénients, des ennuis, des soucis qu'on ne perçoit pas en passant rapidement. Je sais aussi que s'il n'y a pas de déplaisirs et d'inconvénients majeurs quelconques, l'homme s'en fabrique d'artificiels. Néanmoins, quand on peut réunir comme ici les

avantages du climat, des productions naturelles, d'une population aimable et d'autre part tout ce que la civilisation matérielle de l'Amérique et de l'Europe peuvent donner, cela vaudrait la peine d'être goûté longuement.

Mais le bateau va partir, on sent son tressaillement. Sur le quai de Hilo, la population qui voit rarement un navire aussi considérable est réunie et bombarde les passagers, qui ripostent, de serpentins qui font le geste d'unir la terre et les partants. La musique de la ville joue l'hymne national hawaïen, l'« Aloha » languissant et berceur, mais pénétrant et mélancolique comme certains airs d'accordéon. L'orchestre du bateau tonitruant en comparaison paraît un peu barbare. Ce départ, cette manifestation et surtout cette musique répandent une émotion qui se traduit par des larmes, perlant aux yeux des passagers sensibles. Et je me trouve être de ceux-là.

Honolulu.

C'est le 12 janvier que nous arrivons à Honolulu, à 7 heures du matin. Le port est peuplé de paquebots et les maisons hautes, à l'européenne, soulignent des pentes qui ont l'air d'être plantées de vignes, ce sont des ananas ; plus haut la montagne est verte de forêts puis surmontée de roches volcaniques dénudées et encapuchonnées de nuages. C'est le sort de ces îles surgissant de l'Océan et montant très haut jusqu'à 4000 mètres d'altitude d'attirer à elles toutes les vapeurs de l'immensité et de les condenser autour des sommets, froids de par leur altitude.

Malgré l'heure matinale, des jeunes filles, moins Canaques qu'à Hilo, plus blanches et vêtues à la mode d'aujourd'hui ou d'hier nous entourent et nous fleurissent de « lei » ou couronnes de fleurs jetées autour du cou tout en chantant. Elles le font très honnêtement, quelques-unes même pudiquement et ce geste de bienvenue met une note de joie à l'arrivée.

Malgré moi je me pose cette question: cette réception est-elle spontanée ou l'American Express est-il assez puissant pour mobiliser par T. S. F. une partie de la belle jeunesse de Honolulu et les fleurs foisonnantes de ses jardins pour recevoir les touristes de ses croisières? J'imagine qu'il y a une tradition canaque qui subsiste et que les passagers et même les marins sont toujours reçus avec cette affabilité. D'ailleurs les journaux de la capitale — il y en a plusieurs — annoncent sans doute l'arrivée de tous les bateaux et peut-être suggèrent-ils l'ampleur de ces manifestations.

Que de fleurs devant ces villas et ces maisons citadines! Les roses foisonnent, toutes les fleurs de chez nous et d'autres encore plus éclatantes spéciales aux Tropiques. Des autos nous attendent et nous enlèvent pour faire le tour de la ville et des environs au milieu de la plus puissante végétation qu'on puisse imaginer. Notre premier arrêt est dans une plantation d'ananas où nous pouvons goûter sur place ce fruit délicieux et bien mûr si différent de celui qu'on nous vend en Europe en boîtes ou transporté avant la maturité. Notre intendance du « Belgenland » en fait une ample provision pour le voyage futur : 9000 pièces qu'on emmagasine dans les frigidaires.

Nous constatons que les ressources exportables du pays sont d'abord la canne à sucre, l'ananas, la noix de coco dont on tire le coprah et l'huile. Ces produits expliquent la présence de nombreux bateaux dans le port et la vie aisée des commerçants et du peuple. Les arbres sont très variés ; à côté des palmiers, de l'eucalyptus, il y en a de tout nouveaux pour nous, l'arbre à saucisses, le papaca et un autre, étrange, dont les ra-

cines descendent des branches. C'est vraiment dommage qu'il n'y ait pas à côté de nous, comme dans quelques romans de Jules Verne, un naturaliste qui explique et qui nous fasse observer ce que nous ne voyons pas.

La population est affable. Il y a une forte proportion de Japonais, de Chinois, d'Hindous, de Malais et j'ai constaté que dans les salons de coiffure, ce sont de sémillantes Japonaises qui nous rasent, nous coupent les cheveux et sourient gracieusement; la race hawaïenne moins nombreuse qu'à Hilo mais également belle et du même bronze doré est, paraît-il, en voie de diminution. Malgré la vivacité de sa jeunesse, on sent chez elle une certaine mélancolie qui m'avait déjà frappé à Hilo et qu'on sent mieux encore dans la musique et les chants. Est-ce le fait d'avoir perdu son indépendance? est-ce le simple contact des Blancs et des Jaunes ? serait-ce le sentiment d'une infériorité de son activité ? Il faudrait pour décider vivre là longtemps, entrer en relation avec un indigène connaissant le français, s'il y en a et pouvoir l'interroger. Nous ne passons à Honolulu que deux jours.

C'est bien assez pour constater que les Américains sont des maîtres colonisateurs. Ils ont fourni un magnifique débouché aux produits des Iles Hawaï; ils ont imposé des règles d'hygiène, développé les écoles, tracé des routes unies comme des tapis de billard et apporté la prospérité matérielle à des gens qui ne la désireraient pas.

Nous lunchons les deux jours à l'Hôtel Royal, un palace sur la plage de Waïkiki-Beach d'une incomparable beauté. Nous passons notre après-midi à regarder les gens et les choses, à admirer la mer et les indigènes qui, sur des planches d'une forme spéciale, ovale, debout sur les vagues, en suivent tous les mouvements,

montent et descendent avec elles. Ce sont des nageurs incomparables. Nous avons été aussi visiter le cratère de Punch-Bewl qui domine la ville. Eteint depuis un siècle, il a laissé des traces de ses éruptions; c'est un point de vue surprenant sur l'Océan d'un bleu doux et sur les versants de ses pentes. Redescendons parmi les jardins au perpétuel printemps — qui est bien monotone me confie un commerçant — nous retrouvons la musique des guitares hawaïennes, l'« ukelele », l'élégance de Waïkiki, l'animation du port et le lunch avec orchestre de l'Hôtel. Nous avons vu récolter les ananas. Il faut, m'a-t-on dit, 18 à 20 mois pour mûrir le fruit. Mais les saisons ne différant entre elles que par des nuances, on peut les planter de façon à assurer une récolte chaque année et même chaque mois.

Grande manifestation au départ. Musique et serpentins; nageurs tout autour du «Belgenland» et stridents cris d'adieu de ces amphibies dressés sur l'eau ou plongeant sous les vagues. Notre bateau est des plus grands qui relâchent à Honolulu et on conçoit que ce soit un évènement. Son entrée comme sa sortie sont des plus laborieux. Il a fallu deux heures à deux remorqueurs pour le dégager; son hélice est prise dans la boue et soulève des nuages dans l'eau. Et pendant ce temps le choeur des Hawaïens reprend le chant d'adieu « Aloha » qui laisse une impression poignante.

Tant que dure le départ, une dizaine de baigneurs restent sur le bateau tandis que d'autres nagent autour ; une fois dégagé, les premiers font un élégant plongeon du pont supérieur et nous voilà en route avec un souvenir de plus mais non pas un souvenir éclatant ; l'impression est voilée ; il y a une tristesse mystérieuse dans ce printemps sans fin et dans ce peuple qui a tout pour être le plus heureux de la terre.

Vers le Japon.

Pendant dix jours nous allons faire notre traversée la plus longue sans rencontrer de terres et presque sans rencontrer de navires jusque près du Japon. Chaque jour nous retardons notre montre d'une demi-heure puisque nous marchons de l'Orient vers le couchant en traversant des fuseaux horaires dont l'heure solaire retarde sur la précédente et comme ce n'est pas suffisant, le jeudi 16 janvier 1929 est simplement supprimé de notre calendrier du bord qui passe de mercredi à vendredi. Si le voyage se faisait en sens inverse, en allant contre le soleil, contre l'Orient, nous aurions au contraire gagné un jour et ajouté ce jour à notre calendrier comme aurait dû le faire le personnage de Jules Verne, Philéas Phog qui rentré chez lui croit qu'il a mis quatre-vingt-un jour au lieu de quatre vingts pour faire son tour du Monde et qu'il a par conséquent perdu son pari. C'est le calendrier resté dans sa chambre qui lui prouve qu'un jour aurait dû être tenu pour nul. Il y a sur le bateau bon nombre de passagers et surtout des passagères qui n'ont pas compris et qui se sont bornés à ne pas comprendre, malgré les explications données par le conférencier.

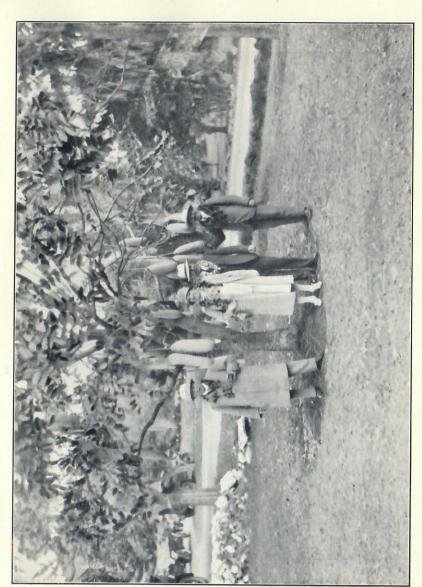
Cette suppression d'une journée se fait au moment de passer le 180me degré de longitude ouest du méridien de Greenwich.

Pendant ce long trajet, la vie du bord reprend avec sa monotonie et ses distractions, les seuls spectacles extérieurs sont le lever et le coucher du soleil, la température qui fraîchit à mesure que nous passons du 20me parallèle vers le 30me et en même temps vers les courants froids qui venant du Pôle suivent les côtes de l'Asie.

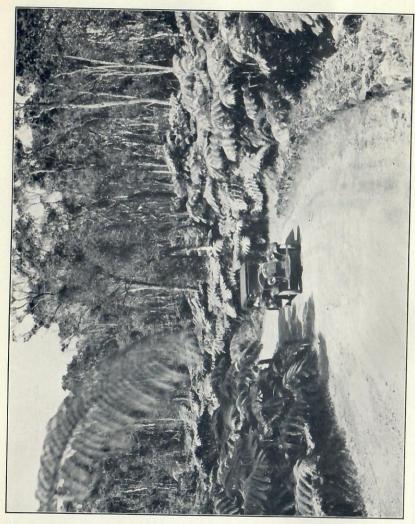




Réception par jeunes indigènes de Monolulu



Arbre à saucisses à Honolulu



Forêt de fougères - Milo

Les professeurs de l'American Express font des conférences avec cinéma et projections sur le Japon et sur la Chine; on nous enseigne quelques mots de leurs langues pour que nous puissions saluer et demander le prix des objets, acheter et nous faire servir à boire et à manger. A côté des leçons, il y a la piscine, les sports, le dancing, le concert de l'après-midi et du soir, le journal qui donne en plus des explications journalières, les nouvelles reçues par T. S. F. Les Francs-maçons de tout ordre et de tous pays se réunissent en une Loge temporaire qui compte 45 membres. Le Rotary Club groupe ses adhérents et tient ses séances. Les affinités personnelles se marquent davantage, des rapports de convenance et de caractère se manifestent et constituent des amitiés qui subsisteront après le voyage. Enfin il v a des courses de chevaux qui passionnent les Anglo-Saxons, excitent les paris et sont très amusantes. Les chevaux de bois, minuscules, chevauchés par des jockeys, de bois et minuscules aussi, sont rangés en ligne sur une piste à la craie dessinée sur le pont et c'est à coups de dés qu'ils avancent, comme au jeu de l'oie. Il faut voir l'enthousiasme de ce public et les paris multiples qui font sortir les dollars-papier des poches.

On paraît aujourd'hui singulièrement naïf quand on se hasarde à déclarer que le monde est grand. Comment, répond-on, quand des aviateurs passent en quelques heures les Océans, quand on peut, en se pressant, faire le tour du Monde en une cinquantaine de jours, quand on rencontre, où qu'on aille, des compatriotes, vous osez dire que le globe ne se rapetisse pas tous les jours? Je souhaite à tous ces gens qui voient la Terre comme de Sirius, cette traversée du Pacifique en dix jours, des îles Hawaï à Yokohama, après cinq jours de mer de San-Francisco à Hilo. Rien ne donne la notion

sensible de l'immensité comme de voir du pont un navire fendre l'onde et laisser derrière lui le bouillonnement et l'éventail du sillage et quand cette allure dure la nuit comme le jour, qu'on sent vaguement la trépidation incessante de ses machines on est et on reste persuadé que le monde est grand, qu'il reste des multitudes de pays inconnus et de coins perdus dont on ne connaîtra jamais le visage ni même le nom. L'imagination retourne alors vers la région natale toute menue là-bas, vers la rue, vers la maison, et cette petitesse fait valoir encore les proportions gigantesques du vaste monde.

Au Japon.

Le Japon est tout près, caché dans une brume hivernale et c'est peu à peu que se dévoilent les rives de la baie de Yokohama, que nous trouvons des bateaux qui fourmillent, les uns, des voiliers à l'arrière élevé sont traditionnels, d'autres sont pareils aux bateaux de nos pays, avec moteurs à vapeur et à essence, des îlots surgissent de l'eau avec des formes étranges - celles des paysages japonais que nous connaissons par l'image mais la plupart de ces îlots sont couronnés de forts à coupoles. Dès l'abord on sent que c'est un vieux pays qui a su sans conflit joindre à ses usages antiques les procédés techniques des Blancs. On a cette impression avant de toucher terre. Elle est confirmée par la vue de l'arsenal. des chantiers de construction, des cuirassés : l'impression d'Etat puissant vous saute à l'esprit, celle d'activité commerciale vous la recevez de l'accumulation des vaisseaux de toutes espèces ancrés dans le port, ravitaillés par des charbonniers, déchargeant leurs marchandises dans des bateaux du pays, vous la recevez des vapeurs côtiers de toutes couleurs ravitaillés ou chargés à leur tour par des charbonniers, par des réservoirs, par des bateaux à voile lamée comme des persiennes.

C'est le port d'Anvers, celui de New-York, en plus petit peut-être, mais avec des matelots à demi-nus, rapides et menus, avec ces sampangs caractéristiques, avec autre chose que les ports connus. Nous sommes tous sur le pont en manteau d'hiver, en fourrures, pour la visite sanitaire, et dans l'après-midi nous pouvons débarquer, mettre le pied sur la terre ferme et faire une petite promenade, voir les devantures des magasins et prendre l'air du Japon.

Les traces du terrible tremblement de terre de 1923 sont visibles partout, mais on reconstruit en hâte avec l'activité de fourmis pressées. L'impression première par cette température glaciale et cette brume est plutôt défavorable; c'est compréhensible quand on vient du pays du printemps perpétuel et de la vie au ralenti que nous ont montré les îles Hawaï; on ne peut cependant s'empêcher d'admirer l'animation du port, celle des rues, celle des reconstructions, la rapidité des traîneurs de rickschas. Le confort et la bonne chaleur du salon et de la salle à manger du « Belgenland » sont appréciables après ce premier nouveau contact avec l'hiver.

Le lendemain visite officielle à Tokio distant d'une heure de chemin de fer. Tokio, la capitale a deux millions d'habitants. Nous y sommes à 10 heures par un temps clair et froid, la bise — est-ce la bise? — souffle à nous transpercer. Des autos nous attendent à la gare et nous promènent en ville.

Ce qui nous surprend tout d'abord, c'est de voir les nombreux « building » en construction. Il semblait cependant qu'après la catastrophe de 1923 qui a détruit par un séisme suivi d'incendie une très grande partie de la ville, on allait revenir à la maison japonaise, basse, légère et flexible. L'expérience de la maison en gros matériaux semblait être décisive. Mais non, on rebâtit d'énormes massifs, mais peut-être, je n'en sais rien, at-on donné aux fers quelque élasticité.

Il faut admirer la persévérance japonaise et le sens de l'urbanisme de ce peuple. On a d'abord établi des voies publiques, larges et bien entretenues, réservé des parcs pour donner de l'air; les principaux, Asakusa, Shiba et Hibija, sont vastes et soignés comme des jardins privés. Les temples boudhistes et shintoïstes sont intéressants et étranges pour nous. Les toits aux angles relevés dans le bas doivent, paraît-il, éloigner les mauvais esprits épars dans l'atmosphère, les empêcher de descendre sur terre, et les renvoyer d'où ils sont venus; les sculptures et les laques qui ornent ces lieux de prière sont étranges, souvent gracieux et j'entends dire à côté de moi : « Comme c'est bien japonais »!

Beaucoup parmi les habitants ont quelques bribes de vêtements à l'européenne, mais la majeure partie porte le kimono traditionnel et le sabot de bois monté sur deux planchettes verticales qui claquent sur les pavés comme le ferait la marche rapide de petits chevaux.

Les gens nous regardent et sourient, les jupes courtes de nos dames doivent leur suggérer des réflexions amusantes, pas même ironiques, si l'on ose interpréter l'expression de leurs visages et les minauderies des femmes. Mais que d'enfants partout! Ils grouillent dans les rues. Il est vrai qu'ils ne coûtent pas cher à élever: une poignée de riz cuit à l'eau, quelques fruits, quelques loques pour les vêtir un peu, c'est tout. Ah! certes, le problème de la dépopulation ne se pose pas dans ce pays et si les Blancs diminuent partout sur le marché du travail, les Jaunes sont là pour prendre leur place avec des besoins restreints. Les mères portent leurs petits sur le dos et c'est amusant de voir ces petites mines maussades, secouées par la marche de leur maman et

qui ouvrent de grands yeux sur le monde. Les femmes sont plaisantes, gracieuses — oh ! pas toutes cependant — trottinant à pas mesurés, coiffées différemment suivant qu'elles sont mariées ou filles ou veuves et suivant la caste sociale aussi sans doute.

Nos autos suivent un parcours déterminé et nous sommes enrégimentés pour le moment, mais j'avoue que la rue, la vie, les kimonos qui flottent, les coiffures en coque, les bambins mornes ou joyeux, m'intéressent plus que les monuments que l'American Express croit devoir nous exhiber avec force explications, toujours en anglais. Une fois de plus les autres langues comme les autres peuples n'existent pas. On nous fait voir encore le théâtre de Kabukiza, immense, très orné de motifs qu'il serait agréable de comprendre et possédant une scène d'environ trente mètres, plus grande que celle du théâtre de Wimbledon que je me souviens d'avoir vue à l'exposition anglaise de Wembley et où l'on représentait la bataille du Jutland. Le rideau brodé, délicieux et riche, ferait envie à nos musées. Le guide « American Express » ne peut s'empêcher d'en estimer la valeur à 40,000 dollars. Va pour 40,000!

Voici l'Hôtel Impérial où nous mangeons à l'européenne avec quelques mets du pays. L'hôtel est bien un palace mais qui a la bonne idée de n'être pas bâti sur le modèle international; il est nettement japonais et a su réunir le style du pays au luxe confortable de partout. Le lunch a été un entr'acte bienvenu au milieu de cette ballade en masse qu'affectionnent les Américains qui tiennent à avoir vu et pas à grand'chose de plus.

Quelle foule étrange dans les rues! On plaint ces gosses à peine vêtus, jambes nues, qui vous regardent de leurs yeux fendus et qui clignant parfois, vous examinent comme par deux petits traits de crayon noirs et obliques; les petites filles portent souvent dans leurs allées et venues, leurs jeux et leurs commissions, un petit frère ou une petite soeur brimbalant dans leur dos, ou même dormant dans cette espèce de rucksack. Les hommes, grand chapeau conique ou tête nue, sont presque déshabillés; des manoeuvres ont le torse nu; aussi dans les champs, dans les rizières découpées en petits lopins de rien du tout, les paysans n'ont que le milieu du corps enveloppe d'une loque bleue qui retombe sur les jambes; en ville, les hommes portent le kimono ou des défroques à l'européenne, mal ajustées et mal portées.

Tout ce monde salue, sourit et sourit encore. Il faut voir ces gens faire la révérence si vous les regardez. Il faut voir deux dames se saluer, courbette après courbette, continuer leur chemin, se retourner encore pour une deuxième, puis une dernière courbette. On se demande si tout cela est vrai, si cette politesse est réelle. Oui, me dit-on. Je le crois donc.

Les Japonais sont convaincus de leur supériorité, puisque leur souverain, leur race comme leur pays, sont créés par leurs dieux primitifs qui sont donc des ancêtres; ils savent que leur civilisation est plus ancienne que la nôtre, qu'elle est soeur ou fille de la culture primitive chinoise. Mais chez eux, la politesse est native et dès l'enfance ils y sont accoutumés. La vie industrielle, le machinisme, sont venus se superposer au raffinement des manières et de l'art japonais, mais sans les supprimer. On me dit aussi que leur langue est décente, fleurie, que la nudité n'est pas indécente puisqu'on se baigne nu, dans des cuveaux, sur la rue, chez soi ou dans la rivière et que les propos inconvenants n'existent même pas. S'il en est ainsi c'est vraiment une supériorité, mais alors comment se fait-il que les « geis-

has » musiciennes, danseuses et souvent courtisanes, comme les petites « mousmés » qui nous servent dans les hôtels et qui — dit-on, mais je ne le crois pas — sont prêtes à tous les services qu'on leur demande sont sanglées dans leur « kimono » ou leurs robes d'apparat jusqu'au cou et jusqu'aux talons ? Contradiction!

Etrange peuple! Mais nos moeurs leur paraissent encore plus étranges et grossières.

Nous sommes rentrés le soir en bateau les yeux et le cerveau tout papillotant de visions et d'impressions neuves mal enchaînées peut-être, mal interprétées aussi sans doute, mais intéressantes au plus haut point. Que nous réservent dans ce pays les jours suivants ?

Le lendemain, c'est le 24 janvier. Il s'est établi sur les ponts du «Belgenland» une véritable foire où abondent les japoneries les plus diverses; images, oeuvres d'art raffinées, bronzes, cuivres, soieries, colliers de cristal, kimonos. Ce sont les commerçants de Yokohama qui ont organisé ce déballage et ils font des affaires. Il faut voir les Américaines se ruer sur les plus belles étoffes de soie et courir au bureau changer leurs dollars contre des « yens ». Mais il faut être prudent, marchander, débattre et on finit par obtenir la marchandise au prix qu'elle vaut.

Sur le quai, des rickshas ou pousse-pousse (en Chine) ou korouma (nom japonais) alignés en grand nombre attendent les voyageurs du bateau. On monte dans cette voiturette juchée sur de hautes et fines roues caoutchoutées, avec un sentiment déplaisant. C'est tiré par un homme qui galope quand il est au plat ou à la descente et qui grimpe les pentes en suant. Il avertit au passage, se faufile entre les véhicules divers et s'il accroche l'un d'eux, il se confond en excuses et révérences alors que l'autre en fait autant. J'ai l'impression que

cet homme est un eslcave à faire ainsi la bête de somme. et cela me chicane tout le jour. Cette enfilade de koroumas s'élance dans les rues provoquant la joie du populo qui s'esclaffe d'un air bon enfant et nous lance des « Oha yo » (bonjour) sympathiques. Ce cortège rapide et animé parcourt les quartiers nettement japonais aux maisons légères de bois, de toile et de papier où toujours foisonnent les gosses aux veux allongés, au teint grisjaunâtre, à la tignasse hérissée ou frangée ou tire-bouchonnée ; le claquement des semelles de bois montées sur traverses couvre tous les autres bruits de la rue, les coques de cheveux font de jolies révérences et les hommes fagotés sont ou vont à leur travail, vivement et sans flâner. Quel foisonnement dans ces rues, dans ces ruelles qui débouchent entre ces maisons basses, légères, simplettes mais propres et bien alignées!

Nos «hommes-chevaux » nous font grimper jusqu'à un point de vue «The Bluff », une colline pareille à d'autres qui s'élèvent de toutes parts, couvertes de villas, de maisons populaires, de jardins miniatures où poussent de petits arbres taillés, où courent de petits chemins qui franchissent sur des ponts presque microscopiques de minuscules semblants de rivières; puis des parcs mystérieux. De là-haut, c'est tout Yokohama, la baie verte et peuplée de bateaux, les îles qui se dessinent dans l'air transparent et bleuté.

Cette ville de Yokohama n'a plus que quelques traces du tremblement de terre de 1923 qui l'avait détruite complètement ou à peu près, qui avait bousculé les grands édifices, défoncé les routes, jeté les quais à la mer et fait de cette vaste cité un cimetière où les gens qui s'enfuyaient des maisons écroulées étaient happés par les fissures qui s'ouvraient dans le sol ou réduits en cendres par l'incendie qui courait sur les dépôts

d'essence et sur les quartiers de maisonnettes en bois, poussé par un vent de cyclone. La mort est semble-t-il plus aisée aux Japonais qu'aux Européens parce qu'ils savent qu'ils vont suivre le chemin au bout duquel ils seront des dieux et qu'ils seront vénérés par leurs descendants. Ceux-ci, ai-je lu, établissent sur l'autel domestique un culte respectueux adressé aux âmes des ancêtres qui errent dans la maison.

Aujourd'hui, Yokohama a retrouvé ses 500,000 habitants, son commerce, ses industries nippones, européennes ou américaines. De nouveaux tremblements de terre se sont produits — les sismographes en dénoncent plusieurs par jour — mais chacun vit, rassuré ou pas, sur cette terre qui bouge toujours. J'ai trouvé dans mes lectures de ce temps au sujet du Japon cette amusante opinion: les dieux ont pourvu ce pays de nombreuses secousses nocturnes pour rappeler aux époux leurs devoirs conjugaux. Et c'est pourquoi il y a tant d'enfants au Japon.

Nous finissons la journée en flânant dans les rues, à voir la circulation, à considérer les magasins de comestibles où l'on vend des aliments bien étranges, entre autres des poissons secs dont l'odeur me poursuit encore et des huiles rances écoeurantes.

Nikko.

Et maintenant, le lendemain, nous filons à toute vitesse vers Nikko, la Montagne sainte, centre du Shintoïsme et du Bouddhisme, à 160 kilomètres de Yokohama. Après avoir traversé par un temps froid un pays varié qui paraît être très bien cultivé et des agglomérations de maisons basses, demeures des villageois, nous entrons dans un pays qui ressemble à la Suisse, où ruissellent partout les rivières et les torrents venus des montagnes neigeuses qui dressent leurs sommets audessus des collines, puis vient une longue, une inter-

minable allée de cèdres gigantesques, de cryptomeria qui nous amène au sanctuaire.

Ah! que ce doit être merveilleux au printemps, au moment de la floraison des arbres que les Japonais cultivent plus pour les fleurs que pour les fruits, alors que les rizières sont vertes et les jardins en pleine valeur! Il fait froid, et les plantes, dont beaucoup sont d'apparence tropicale, ont un air minable dans cet air glacé par la neige voisine.

Nikko est un hameau, deux rangées de maisons bordant la route, hôtelleries pour les pélerins japonais ou boutiques vendant des souvenirs, mais il y a l'hôtel Kanaya, formé de plusieurs pavillons dans le style du pays et qui occupe le centre d'un grand jardin, mort en cette saison. L'hôtel est à notre goût d'Européen, mais le personnel et un peu l'ameublement sont au goût japonais; c'est plaisant à l'oeil, mais c'est surtout bien chauffé.

Allons faire notre pélerinage à la Sainte-Montagne de l'Empire du Soleil-Levant. On traverse la rivière Davia sur un pont de pierre. Un autre pont, tout près, frappe par sa couleur rouge, ses ornements de bronze doré et sa forme arquée. C'est le Pont rouge sacré réservé au Mikado et construit par un de ses prédécesseurs lointains à la suite d'un miracle que j'ai oublié mais qui est certainement très enfantin. Des ponts on passe dans une forêt géante où dominent les cèdres et où le sous-bois moussu peuplé d'arbres nains est d'un vert velouté. Partout des portiques, des pagodes, des statues de Bouddha et d'une déesse de la pitié, des buissons chargés de billets pliés renfermant des voeux adressés aux divinités. Enfin on se trouve en face d'un grand portique gardé à droite et à gauche par deux masques grimaçants, l'un bleu, l'autre rouge et effrayants comme beaucoup de figures que les Japonais aiment à peindre et à sculpter dans leurs temples.

Mais ce portique ne s'ouvre pas sur rien comme beaucoup d'autres; il y a derrière un vaste espace couvert de sanctuaires, de pagodes, dont l'une a cinq étages, une autre est un bijou de laque et d'or avec des portes monumentales. Voici un temple renfermant trois Bouddhas. Tout cela peu élevé avec des soubassements de granit, le reste est en bois plein ou évidé en dentelles, le tout recouvert de laques et d'ors de différentes couleurs, mais épais et solides. C'est du véritable plaqué et du bon.

Rentrons à l'hôtel au milieu de cette petite Suisse en collines qu'est Nikko. En route je m'extasie au sujet de la ferveur religieuse du Japonais qui élève à ses dieux de si magnifiques monuments. Mais non, me dit-on, il n'y a pas de peuple moins religieux que le Japonais. Sa religion dominante, le shintoïsme, est le culte de la patrie et des ancêtres et la certitude d'une sorte de survivance de l'âme dont j'ignore vraiment la forme, mais qui finit, semble-t-il, par une sorte de divinisation de chacun ou de la race. Sur ce shintoïsme s'est glissé le bouddhisme venu de la Chine mais qui ne semble pas avoir marqué une forte empreinte, en tous cas, il n'a pas donné aux Japonais cette indifférence à l'égard de la vie, qui caractérise certaines castes de l'Inde. Les lettrés suivent la doctrine du Chinois Confucius qui n'est qu'une morale, une ligne de conduite. Les pèlerins passent d'une pagode à l'autre, indifféremment et leur pèlerinage n'est qu'un prétexte à déplacement. Ce sont des touristes à leur manière comme nous le sommes à la nôtre. Mais tous ont un culte certain, c'est celui des ancêtres; est-ce une religion? Je ne sais trop qu'en dire.

Pour occuper notre soirée et pour nous rassasier de couleur locale — ce que nous faisons d'ailleurs au cours

de tout le voyage - nous allons voir ce soir danser les « geishas ». C'est à dix minutes de l'hôtel dans un «Tea room » vraiment japonais. A l'entrée, de petites coques de cheveux sortant de kimonos élégants, s'agenouillent et essuient nos chaussures pour que nos pieds ne salissent pas les nattes et nous font monter à l'étage. On nous invite, avec force révérences, à nous asseoir sur des coussins, à la manière, assez mal commode pour nous, des gens du pays, jambes croisées, autour de réchauds au charbon de bois qui ne chauffent guère et nous attendons. Enfin le rideau se lève. Sur un tréteau une dizaine de petites femmes mignonnes, mais le visage fardé de blanc, les yeux étirés, accroupies sur des coussins, tiennent sur leurs genoux une sorte de guitare. Quelle musique et quel chant! C'est un crin-crin continuel et mélancolique et le chant un bruit de gargarisme désolant. Elles se mettent à danser avec une grâce d'enfants, lentement, de droite et de gauche en jouant de l'éventail. J'avoue n'avoir rien compris à cette musique ni à cette danse et je me suis hâté de regagner l'hôtel pour me glisser dans un lit bien chaud, avec un soupir de satisfaction.

Nous avons regagné le lendemain Yokohama, retrouvé l'activité industrielle, l'organisation japonaise moderne avec plaisir. Le Japon classique, celui d'autrefois, ne me dit rien. Je suis certainement trop peu au courant pour comprendre sa finesse et l'art délicat de sa mièvrerie. Il y faudrait une initiation et une culture que je n'ai pas.

Kamakoura.

Le 27 janvier, dernière excursion dans la région. Le but est Kamakoura, une ancienne capitale aujourd'hui détruite comme beaucoup d'anciennes villes, par les tremblements de terre et les raz de marée. C'est à une heure du port en automobile. La route suit parfois la côte, puis court entre des collines en terrasses qui sont des rizières, les villages se touchent, grouillant d'enfants qui se précipitent en grappes. Vraiment que d'enfants! Que diraient nos propriétaires et nos gérants d'immeubles qui n'en tolèrent qu'avec peine un, deux ou trois? Ici, ces maisons de bois, grises, entassées, ces fermes isolées plus caractéristiques, en hébergent des nichées. Comme on comprend que le Japon ait besoin de terres, de colonies, d'espace, pour étaler une population plus dense que dans n'importe quel pays du monde!

La ville est détruite, le temple est détruit, mais il reste un portique et sur le côté deux chapelles avec les deux mêmes têtes effrayantes, l'une bleue, l'autre rouge, que nous avons vues ailleurs déjà et qui représentent le dieu du Vent et le dieu du Tonnerre. Il reste surtout le « Daibutzu » le Bouddha géant, de bronze verdi, qui mesure treize mètres de haut et trente mètres de circonférence à la base de ses jambes repliées sous lui. Il y a, paraît-il, trois de ces « Daibutzu » au Japon et celui-ci n'est pas le plus grand. Il fait cependant une forte impression; sa figure à l'expression énigmatique est douce, même mélancolique et contraste avec les faces grimaçantes des autres dieux japonais. Il est vrai qu'il a été fondu en 737 par des Chinois, les maîtres et les initiateurs de la civilisation au Japon.

J'ai pu lire en route, la vie de ce prince hindou que son père avait élevé dans le luxe et les plaisirs. Evadé du palais paternel, il connut alors seulement l'existence de la maladie, de la vieillesse et de la mort qu'on lui avait cachée. Frappé de la vanité de la richesse et des plaisirs, il s'en alla par le monde, prêchant le renoncement et la pitié, suivi de disciples qui lui donnèrent le nom de Bouddha. Cette morale m'a paru ressembler beaucoup à celle du Christ qu'il a cependant précédé de

six cents ans, mais on comprend qu'elle n'ait pas été pour les peuples qui l'ont admise un principe d'activité et j'ai compris aussi que le Japonais est mu plutôt par le shintoïsme, l'amour de la patrie divinisée et non par le bouddhisme, élément de torpeur et de pauvreté.

Le dernier après-midi à Yokohama se passe à courir la ville, à observer, non pas la ville elle-même mais le mouvement, les gens, les métiers, la vie citadine si différente de ce que je connais et, vraiment, les Japonais sont des gaillards! c'est alerte, intelligent, ça attrape l'ouvrage par le bon bout! Voilà une force dans le monde que je n'imaginais pas!

Nous avons ce même après-midi un spectacle qui n'est pas dans le programme de l'American Express : un enterrement. Devant la maison qu'il est convenu de qualifier de « mortuaire » les hommes sont vêtus de costumes noir et blanc, les femmes sont en blanc et près de la porte un jeune homme assis, plume à la main, répond aux lettres de condoléances. Le cortège se met en marche. Le corbillard est automobile, s'il vous plaît, et devant marchent trois jeunes filles et un garçon, portant les quatre, une sorte de cage qui a l'air de contenir des aliments pour le défunt. Le cercueil est en bois blanc, simple, rectangulaire et couvert d'une soie blanche ; il y a encore, à côté, des paquets qui pourraient bien être des victuailles. Le cortège va sans doute au temple et au cimetière. J'aurais bien voulu voir les rites des funérailles, mais, en bon Suisse, je me gêne et crains de me voir considérer comme un intrus.

Sur le bateau, c'est la foire qui continue dans un tintamarre infernal. Ce que j'ai acheté avant-hier, j'aurais dû l'acheter aujourd'hui ; tout est à l'encan, à n'importe quel prix, mais c'est trop tard, les acquisitions sont faites.

Le « Belgenland » lève l'ancre le soir, mais ce n'est pas fini du Japon puisque, le lendemain matin, il v aura relâche à Kobé, un autre grand port. Ce n'est vraiment pas difficile à ce pays si découpé et montagneux. d'avoir d'excellentes baies profondes et des ports à profusion. C'est en regardant la carte qu'on constate la ressemblance qu'il a avec l'Angleterre, avec, toutefois, les tremblements de terre en plus qui modifient parfois ces échancrures au grand dommage des villes et de leurs habitants. Pour le moment, cette rentrée au bateau, cette nuit tranquille en perspective vont nous permettre de mettre de l'ordre dans les notes, dans la cabine et de tasser un peu toutes ces visions si spéciales. Avant de rentrer au home pour une toilette complète. nous avons l'heureuse chance de voir, vers le centre de l'île, le Fujiyama, le volcan éteint depuis longtemps, qui dresse sa belle pyramide neigeuse, toute rose au soleil couchant.

Avec le temps froid, désagréable, la mer maussade, on apprécie la salle à manger ruisselante de lumière, le salon aux fauteuils profonds, l'ambiance européenne et le ronronnement à peine sensible des machines.

Kobė.

Nous arrivons à Kobé le matin tôt. Le port est immense, plus actif que celui de Yokohama, les bateaux foisonnent et s'il n'y avait pas les jonques chinoises, les caboteurs japonais aux voiles en lames de persiennes, on se croirait dans une rade anglaise ou américaine. Mais il y a encore ces îles, ces collines de pays volcanique aux formes inattendues, heurtées, qui établissent une sensible différence. Kobé exporte la moitié des produits industriels du pays; la ville compte plus de six cent mille habitants et augmente avec une rapidité vertigineuse, ce qui n'est pas surprenant quand, à peine débarqué, on constate le grouillement des gosses.

Les constructions américaines des quais mises à part, c'est toujours le même entassement de petites maisons grises, sans couleur, sans fantaisie, sans la moindre diversité intéressante. Nous sommes déçus, nous attendions un peu du Japon artistique, en tout et partout, des kiosques, des pagodes aux lignes relevées, mais non, rien que du médiocre. Dans ce pays, le luxe et l'art sont réservés aux temples et il y en a, heureusement. A Kobé seulement, on compte, dit la brochure qui doit nous guider, quatre-vingt-dix sanctuaires bouddhistes, soixante-quatorze shintoïstes et une belle église catholique.

La circulation dans les quartiers voisins du port est formidable et nos rickshas ont peine à se faufiler dans cette foule de petits Jaunes rapides, à peine vêtus, souvent les jambes nues ou, dépenaillés en costumes quelconques de chez nous. Après avoir parcouru un jardin privé, un jardin japonais contourné, aux petits arbres mutilés et aux grands arbres magnifiques, notre caravane va voir une école primaire qui compte mille sept cents élèves. Ce qu'il en faut de ces écoles primaires si l'instruction est obligatoire! Ces classes ont chanté et pas mal, vraiment, c'est mieux que le chant des geishas, puis ils ont fait de la gymnastique d'ensemble et c'était vraiment émouvant de voir toutes ces petites faces jaunes, grises de froid, qui exécutaient des mouvements en considérant tous ces Blancs emmitoufflés de fourrures de leurs petits yeux rétrécis. Que peuvent-ils bien penser de nous? Sommes-nous pour eux une race plus riche, plus puissante? Sommes-nous des barbares étrangers dont il faut se méfier? J'inclinerais plutôt pour cette seconde alternative quoique je doive constater que je ne parviens pas à lire ces figures, ni les sentiments qu'elles peuvent exprimer, ni même le sens de leurs sourires qui ne sont pas les nôtres. L'Hôtel Oriental où nous lunchons est parfait et pourrait servin de modèle aux nôtres. Peut-être ai-je été sensible au fait qu'on y parle aussi français et que le portier manie comme langue d'origine un schwytzerdutsch authentique et rocailleux à souhait.

Après un nouveau tour de ville, une visite aux fabriques de Satsuma, où l'on nous montre d'exquises porcelaines — ce serait bien difficile à rapporter en Suisse, si tenté qu'on puisse l'être — aux fabriques de kimonos, de laques diverses, nous rentrons au bateau par la rue principale de Motomachi aux brillants magasins très achalandés.

Kyoto.

Aujourd'hui —— c'est le 31 janvier — la caravane prend le train pour Kyoto, encore une ville sainte, centre du bouddhisme, divisé d'ailleurs en plusieurs sectes dont les prêtres n'ont pas l'air de pratiquer le renoncement prêché par leur apôtre Bouddha; bien loin de là, ils font argent de tout. Il y a une heure et demie de chemin de fer à travers des rizières et des eaux ruisselantes. Nous passons par Osaka la ville industrielle qui compte plus de deux millions d'habitants et qui est un mélange de vieux Japon et de civilisation européenne ou américaine. Ce n'est pas ici le vieux Japon qui domine, mais l'industrialisme poussé à l'extrême, les vices jaunes ajoutés aux vices blancs, la vie médiocre d'ouvriers mal payés, excités, dit-on, par les syndicats américains qui craignent la concurrence ruineuse de produits trop bon marché.

Kyoto a vu récemment le couronnement du nouvel empereur et de la nouvelle impératrice et il en reste des décors dans toute la ville et dans les jardins du Palais impérial. C'est plus japonais ici que partout ailleurs, on y sent le passé. Il y a, à côté des fabriques, des artisans qui brodent, peignent, tissent, cisèlent le cuivre et le bronze, étendent les laques et les incrustent comme

dans le vieux temps et ce ne sont pas des japoneries de pacotille que vendent les magasins.

Cette ville a été pendant sept siècles la résidence des Mikados qui personnifiaient le pouvoir religieux alors qu'ils avaient confié au Shogoun le pouvoir civil et militaire, mais en 1868, le Mikado reprit la puissance impériale complète et fixa sa résidence à Tokio. Malgré ce départ, Kyoto reste la ville des arts et la capitale intellectuelle, moins affairée, moins fabrique, au milieu de ses parcs, avec ses canaux aux ponts arqués, ses rues dallées de granit, ses maisons plus belles et plus caractéristiques qu'ailleurs. Nous avons visité le château Nijo qui date de 1569, immense, entouré d'une enceinte fortifiée et qui renferme d'intéressantes tapisseries. Le parc est immense, on pourrait s'y promener des heures.

On nous conduit visiter une pagode célèbre, le « Hougangi» qui appartient à la secte Shinshu du Bouddhisme. On se perd un peu dans l'explication de toutes ces nuances qui paraissent plutôt des divergences de forme alors que le fond humain et pieux a passablement disparu. Ces bâtiments ont le toit pareil à un bateau, la quille en l'air, l'intérieur est une vaste charpente de bois soutenue par des colonnes massives de bois aussi, toutes ciselées et recouvertes de bronze et d'or. On ne peut qu'admirer la patience des artistes qui ont travaillé à ces décorations.

Le fond est recouvert de nattes épaisses et pour nous conformer à l'usage, nous devons enlever nos chaussures et enfiler des savates. Il fait là-dedans un air glacial, nous nous gelons encore les pieds et c'est d'un oeil assez indifférent que nous considérons ces merveilles.

Du train qui nous emporte, nous voyons pendant longtemps une belle pagode qui domine son entourage et qui frappe par son élégance et sa silhouette sombre sur le ciel blanc. D'ailleurs tout Kyoto est rempli de temples, de portiques, de sanctuaires, plusieurs centaines, affirme-t-on, et je le crois.

Nara.

Nara est une petite ville — sacrée aussi — à deux heures de chemin de fer de Kobé. Ce que la campagne que nous traversons est agréable! De jolies maisons, des bouquets, des forêts même de bambous, de gracieuses rivières, tout est plaisant et varié. Cette petite ville a aussi été une capitale dans les années 700; elle a été en outre le berceau des arts, des lettres et de l'histoire du Japon. Six cents cerfs et biches apprivoisés rôdent dans le grand parc et appelés par une sonnerie de trompette, ils viennent de leurs museaux chercher dans vos mains les friandises qu'ils attendent et vous regardent de leurs grands yeux doux avec une confiance absolue. Ce même parc et les collines sont ornés de 3000 lanternes de bronze et d'autres métaux. fixées sur des tours ou des piliers de granit. Ah! qu'une de ces lampes ferait bel effet dans mon vestibule! mais sans la base massive. Une fois par an on les allume et des foules accourent pour admirer les sousbois éclairés de la lumière douce des lampes à huile et des bougies de cire.

Sous un toit une immense cloche de bronze, très sonore, résonne quand on la frappe au moyen d'une grosse poutre suspendue.

Encore un temple au milieu d'un parc. Depuis l'an 1210 il est chaque année le but de milliers de pélerins. Dans ce Shinto Temple Kasuga no Miya, deux jeunes filles, après le cadeau indispensable, ont donné à notre intention une danse religieuse accompagnée par le chant d'un prêtre.

Vêtues de kimonos superposés, le front orné de deux fleurs rouges qui leur font comme des cornes, les tresses de cheveux décorées de ce qui nous paraît être des ressorts de montres, elles ont le visage non pas fardé mais enfariné. Elle sentent le froid comme nous, sont nettement enrhumées et les manches de leurs kimonos remplacent le mouchoir de poche qu'elles ne connaissent sans doute pas. Elles exécutent leur danse, des pas et des mouvements du corps en secouant de petites cloches fixées au bout d'un bâton. Il est probable que ces danses rituelles ont un sens, mais je ne l'ai pas perçu ni mes compagnons non plus.

A l'hôtel Nara, après le lunch et un coup d'oeil au Diabutzu ou Bouddha de bronze — nous sortons d'en prendre — le plus grand du Japon, on rous donne une représentation théâtrale par une troupe classique; une brochure, en anglais évidemment, permet de suivre le développement de la pièce. Pour moi, anglais, japonais, c'est tout un, mais quel abîme entre le jeu de ces acteurs et celui des nôtres.

Après une course effarante de nos rickshas à la file par des ruelles, au grand amusement de la population, nous arrivons au train qui va nous restituer au « Belgenland ».

Il neige! et dire que nous sommes sous la latitude de l'Algérie!

Le 1er février nous voit nombreux sur le pont pour contempler les centaines d'îles et d'îlots qui peuplent la mer intérieure entre l'île principale et les îles de Sikok et de Kiou-Siou. Une petite Méditerranée. Toute la côte est découpée en caps et en baies et derrière s'élèvent les montagnes neigeuses. La mer est cependant très profonde et les plus grands vaisseaux peuvent circuler avec quelques précautions dans ce dédale de pointes noires et parfois aiguës qui sortent de l'eau ou qui en atteignent à peine la surface. Des villages de pêcheurs sont nichés dans les anfractuosités et sur les

grèves douces, des bateaux de cabotage, les « sampangs », sont arrêtés à la rive ou circulent avec leur arrière élevé comme les montrent les vaisseaux européens des anciennes gravures. On nous informe qu'il est défendu de faire des photographies dans cette région et pendant le trajet jusqu'à Myajima où nous allons faire escale, la dernière au Japon. Cette interdiction m'est assez indifférente, mais je me demande si les Japonais craignent qu'on ne leur vole ces pittoresques archipels ou qu'une nation impérialiste, plus impérialiste que la leur n'ait l'intention de mettre, dans une guerre future, la dernière sans doute, des batteries sur l'un ou l'autre de ces îlots. Quoi qu'il en soit, laissons l'appareil photographique dans la cabine et ne badinons pas avec les prescriptions militaires.

D'ailleurs, ce matin est plaisant, les mercantis ont disparu, le pont est libre de toute embûche commerciale, la mer est belle, colorée en vert, changeante et sombre sur les côtes et nous n'avons qu'un seul désir, bien voir ce pays qui est celui que représentent les estampes japonaises, avec ces îles un peu fantastiques, ces bateaux à voiles rectangulaires rayées transversalement, ces pêcheurs aux jambes nues et ces montagnes lointaines perdues dans les brumes.

A Miyajima.

Arrivés en rade de Miyajima hier soir à 17 heures, il n'y avait rien à faire que d'attendre le matin pour débarquer; le petit vent de terre, glacial, le conseillait; le confort du « Belgenland », la danse, le bar, la partie de yass, la cabine bien chauffée, engageaient à savourer le bien-être qu'on souhaite après une journée au grand air et au vent froid.

On nous renseigne encore sur cette terre de Miyajima qui est une île parce qu'un canal la sépare de la
plus grande île. Elle est naturellement sacrée; la pagode qu'on voit se dessiner sur le ciel date de 1408,
mais ce qui est plus curieux c'est que cette île n'admet
pas de chiens, pas d'autos, pas même de rickshas ou
de koroumas — obligation donc d'aller à pied — pas
de télégraphe, pas de naissances et pas de morts. Les
femmes enceintes vont accoucher ailleurs et ceux qui
vont mourir sont transportés dans d'autres endroits. Il
est vrai que ces deux dernières restrictions sont maintenant désuètes, il est donc à peu près permis d'y naître
et d'y mourir sans contrevenir à un règlement ou à une
ordonnance.

Les anciens Japonais qui organisèrent ce paradis tenaient à créer une terre féerique où la douleur n'existe pas, où la vie peut se développer sans entrave. L'idée est intéressante et fantaisiste. Voyons donc un peu ce pays de rêve.

Il neige et cette fine averse réjouit beaucoup de nos compagnons. Suis-je donc venu ici pour trouver de la neige alors que je me flattais en partant de supprimer un hiver de mon existence? Mais enfin, nous allons tout un groupe à terre. Cette petite ville de pagodes et de bazars doit être ravissante en été, avec ses cèdres, ses pins et ses arbres, cerisiers, pêchers, pruniers fleuris. Elle n'est égayée maintenant que par le sourire de ses habitants et par les cerfs qui, plus encore que ceux de Nara, viennent à vous, quémander gentiment du pain ou du sucre. La ville s'étend au pied du mont Misen et s'étale, se disperse dans ce qui paraît être un immense parc parsemé de Bouddhas, de pagodes qu'on ne regarde plus guère. Ce qui plaît et ce qui donne un cachet spécial à ce coin du Japon préservé de tout modernisme - à part les hôtels - ce sont ces cerfs

qui déambulent gravement ou arrivent au galop pour se frotter contre vous gentiment. Où mettrait-on en Suisse un Parc national dont les gens comme les bêtes seraient pleins de bienveillance, accueillants et paisibles?

Devant la ville, un portique s'élève de la mer, immense et élégant et cette élégance se reflète dans l'eau, émiettée sur les petites vagues claires ; le Temple voisin est monté sur pilotis entre lesquels jouent ces mêmes vagues.

Cette dernière impression du Japon est vraiment caractéristique. On comprend les paysages des vases cloisonnés, des porcelaines et des éventails.

Nous repartons l'après-midi et pendant trois jours, nous aurons à côté des occupations habituelles, à ruminer — si j'ose dire — ce Japon que nous venons de quitter et à présumer avec force conférences, films et instructions, le morceau de Chine que nous allons entrevoir.

Le Japon me laisse perplexe. Est-ce que l'industrie, la machine, l'usine, va moderniser ce peuple, lui enlever sa gracilité, son art, sa vie caractéristique, ou parviendra-t-il à conserver, à côté de cette civilisation occidentale récente, ses traditions et cette originalité qui est d'essence très supérieure? Ce n'est pas après un séjour aussi bref et une visite aussi superficielle qu'on peut répondre. Je présume que cette grave question d'avenir tourmente les Japonais intelligents et patriotes.

Quant à la Chine, attendons ce qu'elle va nous révéler.

Vers la Chine.

Pour le moment, nous traversons la Mer Jaune qui est grise et maussade en direction du golfe de Pétchi-li et du port de Chin-Wang-Tao d'où part le chemin de fer qui mène à Pékin.

A 20 kilomètres de la côte, la mer se couvre de glace, mince d'abord et que le « Belgenland » fait craquer aisément. Peu à peu la couche épaissit et le navire s'arrête; la T. S. F. joue et nous voyons arriver du lointain un brise-glace qui avance puis recule pour prendre son élan et qui est suivi d'un vapeur de dimensions modestes, lequel se place à côté de nous. Les 600 voyageurs impatients et transis, munis chacun d'une valise contenant les effets nécessaires, de châles et de manteaux, se précipitent sur le bateau qui va nous transporter sur le continent asiatique. On a toujours une certaine hâte à fouler une terre nouvelle et cette curiosité ne va pas sans bousculades. Nous débarquons devant une ville quelconque, sur un quai de gare sans caractère où sont rangés deux trains spéciaux et express, aux wagons ornés d'une affiche portant le mot «Belgenland» et, en route pour Pékin, confortablement installés et un peu réchauffés. Nous roulons dans un pays triste, morne et nu. Près de Ching-Wang-Tao, on remarque quelques collines puis tout devient plat et immense, le temps est maintenant clair. Les fleuves que nous côtoyons sont gelés mais il n'y a pas de neige sur le terrain.

Un arrêt de 20 minutes à Yangchan, ville de mines de charbon où me promenant sur le quai, parlant le français avec un compagnon, j'ai le plaisir d'être interpellé dans ma langue par un Chinois qui la parle, ma foi fort bien. Il me dit que les dirigeants des mines et les ingénieurs sont des Européens. Encore un arrêt de 20 minutes à Tientsin, le port de Pékin, au fond

du golfe Pé-tchi-li. Je sais qu'il y a là des Fleurisans, mais impossible de leur courir après. Enfin, à 21 heures, fatigués et sales, nous sommes à Pékin et pressés d'arriver au Grand Hôtel, une maison américaine luxueuse et en somme bien tenue. A nous le bain, le coup de brosse, le coup de peigne, la chaleur plaisante de la salle à manger et des plats bien apprêtés. Heureusement, on ne nous sert pas des plats chinois, rôtis de chien, civet de chat ou bouillon de rats, pas même des ailerons de requins ou des nids d'hirondelle-salangane. On peut trouver cela à Pékin, mais vous vous imaginez bien que ce n'est pas à mon âge que je vais sombrer dans l'extravagance gastronomique.

Pékin.

Pékin, nous a-t-on dit, a été fondée il y a 3000 ans, compte 1,331,880 habitants — je me méfie de ces recensements — est restée capitale du Céleste Empire jusqu'à ces derniers temps où l'un des gouvernements, le plus fort, a déclaré Nankin capitale. Aussi Pékin a tenu à changer de nom et s'appelle maintenant Peiping.

Après une bonne nuit, on se hasarde au dehors malgré le froid. Il ne fait pas beaucoup de degrés audessous de zéro, mais l'air est autrement que chez nous par les jours d'hiver : cet air mord la peau semble-t-il et traverse tous les vêtements. Quelle humanité nous rencontrons : Des Chinois grands, lents et en somme pas antipathiques, des Chinois petits, râblés, plus jaunes qu'on dit rusés et fourbes. Méfions-nous! Tous sont en guenilles, errent dans les rues, sans but, sans ressources peut-être, quelques-uns nous adressent un seul mot : « Jumshaw » (aumône), backschich, ou quelque chose d'approchant. Pas d'autos, passablement de rick-

shas transportant des messieurs ou des dames plus huppés, un ou deux palanquins dans lesquels on entrevoit de gros messieurs en robe de soie, très décoratifs, des gros bonnets de la politique ou du commerce, sans doute, des mandarins de haut grade.

Les rues assez larges — du moins celles par où on nous fait passer — sont bordées de maisons dont les toits sont incurvés et les angles relevés; basses, avec un étage d'où pendent des pancartes, sortes de flammes avec des caractères chinois qui sont des réclames; parfois une inscription anglaise, puisque les Américains abondent. Il y a pas mal de boutiques et de commerces japonais.

La plupart des hommes ont abandonné la tresse, mais nous rencontrons quelques femmes aux pieds estropiés et réduits à un moignon dès leur enfance par une chaussure de métal ou de bois qui atrophie les extrémités. Il faut les voir avancer, les jambes raides et en se balançant comme des canards, engoncées dans un vaste pantalon de soie bleue. Le mollet est mince, mais il paraît, je ne l'ai pas constaté, que cette maigreur de la jambe et la mutilation du pied trouvent leur revanche plus haut et que l'arrière-train prend un développement que la mode de chez nous trouverait exagéré. C'est affaire de Chinois et ne nous regarde pas.

La ville de Pékin est immense, même comparée à sa population. Cela tient à ce que chaque maison a bien une façade sur la rue, mais derrière cette façade, il y a de nombreuses dépendances, logis et entrepôts, qui n'ont qu'un rez-de-chaussée. Cette capitale a une forme géométrique bien marquée; au sud un immense rectangle, la ville chinoise, entourée de murs, au nord, la ville mandchoue, celle des conquérants venus du

Nord qui ont imposé leur autorité aux Chinois, poltrons et pacifques. Cette cité guerrière entourée aussi de murailles, a la forme d'un carré séparé encore de la ville chinoise par un canal.

Au centre du carré tartare ou mandchou, la ville impériale ou Cité interdite forme un nouveau carré entouré d'un rempart.

Du nord au sud, de la Cité impériale à l'extrémité de la ville chinoise, une rue immense, large au moins de cinquante mètres, toute droite, partage ces villes en deux parties égales. Au sud de la ville tartare, on considère avec plaisir un quartier aux constructions européennes auxquelles on a donné quand même un petit air du pays par les toits en tuiles vernissées, par les matériaux de construction, granit à la base, briques de couleur aux façades. C'est le quartier des légations qui se vit attaquer en 1900 par les Boxers, révoltés contre l'Empereur et qui manifestaient surtout leur haine de l'étranger.

Les Européens, pour ne pas tomber entre les mains des Boxers qui avaient déjà martyrisé les Blancs pris dans la ville, se défendirent héroïquement jusqu'au moment où les bateaux de guerre européens et américains purent venir à leur secours avec leurs troupes de débarquement. Ce fut alors le plus beau pillage de chinoiseries que jamais les Blancs purent exécuter. Les musées de l'Europe sont remplis de « souvenirs », vases précieux, porcelaines, jades et soieries, que les valeureux chefs et soldats rapportèrent après leur victoire. Et les collections particulières se sont enrichies à ce moment-là plus qu'en un siècle de patients achats, et à meilleur compte.

Les légations ont maintenant leurs troupes, anglaises, françaises, italiennes, mais je crois que les soldats américains dominent. Nous sommes en Chine républicaine. Je ne sais trop quelle espèce de république ce peut être avec toutes ces provinces en lutte sous la dictature de généraux qui aspirent à la toute puissance. D'ailleurs le peuple chinois sait-il ce que c'est qu'une république ? Est-il capable de se gouverner lui-même, à part quelques lettrés, qui ont fait leurs études en Europe ou aux Etats-Unis ? C'est ce que je me demande en croisant sur la grande artère « Chien-men » ces foules qui vont à leurs affaires, à leurs achats, à leurs livraisons de marchandises et qui nous paraissent minables et pauvres. Il est vrai que toutes ces guerres ne favorisent, ni la production, ni le commerce, ni l'exportation. Cette apparence misérable n'existait pas, dit-on, il y a quelques années.

Ce qui est déplaisant aussi, c'est l'odeur des rues et même l'odeur des Chinois. Si le Japonais se baigne nu devant sa maison, dans une cuve, le Chinois ne se gêne pas pour faire, accroupi dans une ruelle, ce que nous réservons pour le huis-clos et le transport de cette denrée nauséabonde dans les champs se fait à travers la ville, dans des récipients, des brouettes, à ciel ouvert et, hélas! nos narines sont ouvertes aussi et recueillent les effluves de partout.

Encore Pékin.

Nous passons quatre jours à Pékin. Nos soirées à l'Hôtel sont gaies comme sur le bateau et la vie y est bruyante, étourdissante. On nous recommande de ne pas sortir le soir parce que certains quartiers ne sont pas sûrs, ce qui n'existait pas avant la guerre civile. La faim fait sortir le loup du bois.

Le Chinois, celui du sud du moins, le moins grand, a le regard fuyant, il est fourbe et nous nous en apercevons quand il s'agit d'acheter quoi que ce soit. Ce regard, la manière de nous dévisager, nous fait sentir qu'il est vraiment préférable de rester le soir chez soi ; d'ailleurs on se perdrait aisément dans ce labyrinthe de rues mal entretenues, défoncées par places, avec parfois un fossé ou un canal sur les bords ou au milieu.

Le jour, nous allons voir les curiosités. La ville interdite est maintenant ouverte, puisque le Fils du Ciel n'y trône plus. La première partie, la ville jaune les tuiles des toits sont jaunes - était autrefois ouverte aux ambassadeurs qui venaient visiter les différents ministres, mais la ville rouge - parce que la muraille qui l'entoure est de briques rouges - était rigoureusement fermée à tout ce qui n'était pas la cour et les hauts fonctionnaires. Cette cité est un immense parc prodigieusement grand - j'ai oublié le chiffre des hectares - avec des lacs, des canaux, des collines artificielles un peu ridicules par leur régularité et sur lesquelles on a placé des pagodes, mais ce que les arbres sont beaux et dans les ramures d'hiver ce qu'il y a d'oiseaux divers! Cela me rappelait les pépiements d'oiseaux dans mon jardinet bien étriqué de la rue du Doubs. Chez nous, quelle limitation du terrain, quels arbres menus à côté de ces cyprès bien des fois centenaires! Sur tous ces canaux passent des ponts en arche de marbre sculpté et d'un dessin différent quoique assez pareil. Tout cela d'ailleurs sent la misère et le déclin. La République a tant d'ennemis qu'elle ne doit guère avoir le moyen d'entretenir le luxe horticole et architectural de l'empire défunt.

A ce sujet, on nous dit qu'il existe encore dans cette ville impériale, réfugié je ne sais où, un dernier empereur dépossédé, qui vit modestement et ne s'en fait pas. C'est peut-être un sage, mais l'American Express ne nous laisse pas faire des connaissances qui froissent ses sentiments républicains. Il serait intéressant de res-

ter ici longtemps et de voir ce monarque débarqué à qui j'offrirais volontiers une belle montre — boîte fantaisie chinoise C. R. S. — pour le dédommager un peu de la perte de sa couronne et lui donner l'heure de notre temps.

Ces palais sont d'une immensité dont on ne peut se faire une idée, des palais couverts de laques jaunes, des suites de cours, de paliers de marbre surmontant des escaliers à larges marches; là-dessus des entrées monumentales en marbre aussi, au nombre de trois, dont la centrale réservée à l'empereur — c'est par là que nous pénétrons dans l'édifice — et là-dessus encore des angles de toits relevés, comme aux pagodes.

Ce sont de vastes solitudes froides et inhabitées. Au trefois s'accumulaient là des richesses incalculables et des trésors artistiques encore plus merveilleux. C'est la révolution des Boxers qui a permis aux Puissances, c'est-à-dire aux Européens et aux Américains, de vider ce musée incomparable de la vieille Chine alors qu'elle n'était pas ankylosée par la répétition servile des modèles.

Aujourd'hui, c'est un désert glacé. Dans un bâtiment cependant, on a fait une collection de ce qui a échappé aux vandales blancs; il y a de merveilleuses collections dont on est enchanté: ce sont de vieilles cuirasses de laque ornées de pierreries et de dessins fantastiques, des costumes de soie où sont brodés des animaux et des emblêmes, des meubles de bois précieux et surtout des porcelaines d'un art délicat. Notre cicerone américain a oublié d'en faire l'évaluation en dollars. Il est probable que cela échappait quand même à son flair de commissaire-priseur.

Ce palais impérial m'a donné une grande estime pour ces empereurs qui pouvaient vraiment penser qu'ils étaient les fils du Ciel, quand, dans leurs palais, venaient s'accumuler les richesses d'un empire dont ils ne devaient pas connaître les limites. A côté d'eux, les souverains de l'Europe de jadis devaient être de bien pauvres sires.

Nous allons voir encore — mais je crois que c'était déjà avant — le temple bouddhiste du grand Lama, un amas de constructions assez délabrées, avec des cours pavées de granit, des pagodes marbrées, dorées, laquées, mais qui sentent la misère. Les bonzes sont décrépits autour d'un Bouddha grotesque qui n'a rien du Bouddha mélancolique et souriant du Japon. Il semble que ces gaillards tendent la main pour vivre.

Le Temple du Ciel, au toit de céramique bleue et le Temple de l'Agriculture, sont assez semblables, murs rouges foncés, larges escaliers, ponts de marbre sur des canaux dont les eaux, couvertes de végétations, sont sales, beaux parcs avec des arbres magnifiques. Vraiment, le Japon, la Chine, Hawaï, la Californie, nous ont révélé des spécimens d'arbres comme je n'imaginais pas qu'il en pût exister. Qu'est-ce que nos planes et nos sapins à côté de ces élégants géants!

Nos passagers du « Belgenland » sont contents de retrouver le Grand Hôtel, son hall et ses salles surchauffées. Beaucoup s'acharnent à acheter du « vieux chinois » défroques soyeuses et malodorantes de mandarins, jades et porcelaines. Si tous les deux mois passe un bateau de touristes armés de dollars, il ne restera plus en Chine que de la pacotille chinoise « made in Germany » que ces roublards de commerçants sauront

bien patiner, vert-de-griser et vieillir pour que tout paraisse bien authentique. Et ces vendeurs ont de ces mines rusées, futées, louches, que mon bon sens suisse ne réussit pas à avaler. Il est possible d'ailleurs que cette grimace soit nationale et cache de braves gens, mais je n'y mords pas.

Il y a d'ailleurs à l'hôtel le bazar que nous avons vu sur le bateau au Japon et des mercantis insidieux, mais il faut payer, je ne sais trop à qui, un impôt de onze pour cent sur les achats. Ça sent vraiment trop la carotte, excusez, lecteurs, le terme, mais c'est bien l'impression qui me reste de ces déballages. Le système monétaire est aussi compliqué : il y a le « gros argent » en papier et le « petit argent » qui est l'appoint de 10 et 20 cents. Ce dollar de Pékin ne vaudra plus rien à Shanghaï qui en a un autre.

Au Grand Hôtel nos « managers », craignant sans doute de nous voir courir des aventures nocturnes, nous offrent pour le soir des distractions : un hideux théâtre chinois et un prestidigitateur vraiment très habile, qui en remontrerait à ceux de nos Théâtres-variétés. Si la direction de l'hôtel est française et très aimable, le personnel chinois nous régale de distractions toutes spéciales. Le valet de l'étage court par les corridors, agitant son grand manteau blanc comme un rapace qui va fondre sur sa proie. Il ne m'émeut guère, mais un matin où, fatigué, je m'étais fait servir mon petit déjeuner au lit moyennant le supplément affiché de 50 cents, il m'apporte une note spéciale d'un dollar. « Pourquoi un dollar ? — Mais parce que vous êtes du « Belgenland ».

Réclamation présentée à la direction, on me donne raison en souriant. C'est donc un peu ou beaucoup le système admis. Carotte encore! Il faut tout mettre sous clé. Un jour, après une brève sieste, je ne retrouve plus mes bottines. Le même oiseau blanc, venu en catimini dans la chambre, les avait prises pour les nettoyer et les avait reportées je ne sais où. Il a fini par les retrouver et il attend encore un pourboire. Quelle race!

Quelques-uns vont voir la Grande Muraille, à cinquante kilomètres de Pékin, que nous connaissons par les conférences, les projections et les films de l'American Express. Ce doit être intéressant, ce mur formidable, de 600 lieues de longueur, dont le sommet est une route où dix hommes marcheraient de front, qui escalade les montagnes en zig-zag et qui est lui-même, à distances régulières, surmonté de tours pour les archers. La Grande Muraille a été construite en huit ans par un empereur chinois qui voulait défendre son pays contre les peuples du Nord, Mandchous et Tartares, plus guerriers et agressifs. Aujourd'hui ce sont les Mandchous qui ont imposé leur dynastie et qui ont conquis la Chine, malgré la Grande Muraille. Ils sont encore la race dominante. Mais faire un vovage d'un jour, à travers des plaines et des montagnes balavées par le vent glacé qui vient du Pôle, ne dit rien à beaucoup et nous préférons errer par cette ville si curieuse, aux maisons basses, aux enseignes flottantes, aux foules malodorantes et ternes, dont les costumes parfois européens sont minables, tandis que ceux qui ont gardé le vêtement traditionnel, la robe pareille à une soutane de prêtre et le bonnet de soie surmonté d'un bouton, sont plus caractéristiques. Cela va avec leur teint jaune et leurs yeux obliques.

Nous prenons plaisir à circuler, à errer plutôt, dans ces foules, pour essayer de les comprendre; la seule chose que nous comprenons, c'est que nous ne pénétrons pas l'eur pensée. C'est énigmatique, mystérieux. A certains regards de quelques-uns, on les sent ennemis des étrangers et on se souvient des cruautés de la populace dans la révolte des Boxers et, plus anciennement encore, dans le martyre des missionnaires chrétiens.

Il faudrait entrer, oser entrer dans ces maisons où on travaille à domicile à faire toutes ces « chinoiseries » conformes aux anciens modèles dont on ne s'écarte pas. Quelle différence avec le Japon qui a adapté son industrie aux besoins actuels et dont les produits traditionnels varient avec leur art et leur fantaisie!

Non, le Chinois n'est pas sympathique.

Toujours Pékin.

Dans les rues un peu écartées, on voit la vie populaire, les colporteurs de mangeailles diverses, les cuisines ouvertes où l'on popote des denrées inconnues, à l'odeur d'huiles répugnantes, les petits métiers, qui se font jusque sur le seuil des portes, les linges en lambeaux qui pendent, mais voici encore qu'on transporte le contenu des latrines dans des tonneaux ouverts et puants. Ces gens cultivent la plupart de leurs légumes en les entourant d'une couche de ces produits nauséabonds qu'ils ne recouvrent même pas de terre.

Nous rencontrons des enterrements précédés de musiciens dont le principal instrument est le gong. Le cercueil est luxueux, il est entouré d'étendards couverts de caractères chinois et suivi d'un déménagement de meubles contournés, tarabiscotés, en carton peint, très bien imités. Ils vont être brûlés, sans doute pour que le mort retrouve dans l'autre monde ses meubles et ses habitudes. On nous dit que le respect et le culte des morts sont ici aussi à la base de la religion.

Dans des nuages de poussière jaunâtre, arrivent des noces bruyantes, ornées, décorées de fleurs en papier, entourant un palanquin contenant une mariée invisible qu'on va livrer à son époux. C'est la veille du Nouvel-An chinois et la ville est très animée, les maisons chamarrées d'oriflammes et d'ornements, toujours en papier.

Nous sommes bientôt excédés par tout ce que nous voyons d'étrange, par ces odeurs de gens et de cuisine, par ces porteurs de nourritures douteuses, cette poussière, ces regards et ces sourires tordus qui donnent une impression d'insécurité. On nous dit qu'avant les guerres civiles, qui durent depuis des années et dans les époques de prospérité, on pouvait se promener à Pékin sans crainte aucune, la lâcheté des Chinois étant le meilleur garant de la tranquillité des étrangers.

Adieu Pékin! Si le temps avait été plus clément, nous aurions eu du plaisir à voir de près cette vie chinoise si spéciale, ses industries vieux jeu, ses monuments qui foisonnent autour de la ville — le palais d'été entre autres — surtout à comprendre comment et de quoi subsiste maigrement cette population de plus de deux millions d'habitants à l'air affamé dans cette capitale qui est la plus étendue du monde.

Nous aurions peut-être aussi été goûter dans un restaurant, mais avec quelque discrétion, la cuisine chinoise et essayé des bâtonnets avec lesquels on mange. Mais vraiment le froid sec et pénétrant n'invite pas à participer à l'existence de cette humanité jaune, il éteint toute curiosité.

A huit heures nous reprenons le train pour l'avantport de Tien-Tsin et Chin-Wang-Tao, dans le même paysage morne, les mêmes champs dépouillés qu'on devine très soignés. Le dîner qu'on nous sert dans le train, préparé par ces cuisiniers chinois qu'on dit si habiles, était infect. Le remorqueur a de la peine à tracer son chemin à travers les glaces flottantes qui encombrent le port et l'avant-port où nous voyons le « Belgenland » fumer. Pendant ces quatre jours, il a dû continuellement circuler, se remuer pour ne pas être emmuré dans un champ compact de glace qui aurait compromis la suite du voyage. Quelle catastrophe c'eût été pour nous, d'être rivés au sol chinois pendant des semaines!

Après un gros retard, bien compréhensible, des arrêts pour prendre son élan et foncer parmi les glaçons, le remorqueur arrive au «Belgenland» qui a arboré son souhait de bienvenue par une grande affiche au haut de l'escalier : « Welcome Home ».

Nous nous précipitons sur l'eau chaude, sur le savon et un peu plus tard nous descendons prendre un bon souper dans une atmosphère qui ne sentait plus ni le Chinois ni le poisson putréfié.

Dans la mer de Chine.

Le 10 février, départ pour Shanghaï où nous arriverons demain. En cours de route on nous vaccine. Est-ce contre le typhus, la petite vérole ou le choléra? Je ne m'en souviens plus, mais c'est obligatoire et le médecin ne fait d'exception pour personne. L'ordre en est venu de Hong-Kong et les renitents ne seraient pas autorisés à débarquer pour visiter cette belle colonie anglaise.

Les grands ports chinois ne sont pas sur la côte, mais au fond d'un estuaire ou de préférence en arrière encore sur un fleuve déjà élargi par la proximité de l'Océan. Ils sont ainsi protégés contre les incursions des pirates venus en jonques pour piller — les cas sont nombreux — et sans doute aussi pour éviter les incursions étrangères, les bombardements éventuels des cuirassés européens, américains ou japonais.

Vers Shanghaï.

Shanghaï suit la règle. Située près de l'embouchure de la grande artère fluviale (4600 km. de long) qu'est le Fleuve bleu, le Yang-Tsé, la ville borde un fleuve plus modeste mais déjà très large et profond qui se jette dans le bras de mer qui reçoit le Yang-Tsé, c'est le Wang-Poo. Le confluent est Woosung (Ou-Soung sur les cartes françaises).

Ancré à ce confluent, le « Belgenland » est immédiatement accosté par des remorqueurs qui se remplissent de passagers à destination de Shanghaï. L'eau des fleuves qui vient de l'intérieur où le sol est formé des fameuses terres jaunes, d'une fertilité inouïe et d'une épaisseur de 10 mètres et plus, est jaunâtre, écoeurante et lourde.

Nous allons à Woosung, un port quelconque rempli de jonques, de sampangs, de vapeurs de tout format qui font le cabotage sur le Yang-Tsé, quelques vaisseaux de guerre et de ces canonnières fluviales que les Etats intéressés maintiennent en permanence sur le fleuve pour protéger leurs nationaux. Nous y passons la nuit chez des connaissances qui, le lendemain, nous ont conduits à Shanghaï. La route passe dans des champs plats à perte de vue ; ils sont parsemés d'espèces de taupinières nombreuses et plus ou moins hautes qui sont des tombes. Le Chinois rural enterre les morts où il lui plaît sur son terrain ; il ne creuse pas de fosse

mais rejette simplement la terre voisine sur le cercueil et le tas est plus ou moins haut, suivant la notoriété du défunt. Je suis en train de me demander si, dans deux ou trois générations, à force d'y mettre des morts, il y aura encore de quoi cultiver pour les vivants.

La route n'est pas sûre, des brigands, débris d'armées licenciées, font des incursions dans ce pays et rançonnent les voyageurs. L'auto marche à toute allure, à un moment donné un poste de soldats prétend l'arrêter, ce qui est impossible sur un court espace, aussi nous tire-t-on quelques coups de fusil. Grâce à l'habileté au tir bien connue des soldats chinois et sans doute à la valeur de leurs armes, la fusillade est sans conséquence.

A Shanghaï.

Shanghaï est le grand port chinois, plus encore que Hong-Kong à cause des immenses provinces baignées par le Yang-Tsé qui draîne les soies brutes, les minerais et les produits de l'intérieur. Sur le fleuve, devant les quais, on voit à peine l'eau du fleuve Wang-Poo (ou Houang Pou) tant il y a de bateaux européens et américains. Tous les pavillons sont représentés. On comprend la richesse de Shanghaï quand on voit l'animation de son port.

Le quartier européen comprend d'abord la concession française avec les bureaux des maisons de Lyon qui achètent la soie; de jolies maisons dans les jardins et des rues aux noms français lui donnent l'air d'un faubourg d'une ville du Midi qui serait peuplée de commerçants aisés ou riches. La concession internationale est la ville des grosses affaires, des grands magasins et des Chinois riches. Il y a là des buildings à l'américaine, des parcs, des places de jeu et

des soldats « sikhs » montagnards de l'Inde qui font la police et qui sont bien astiqués.

La Chine voudrait supprimer ces concessions gouvernées par les consuls et y assurer elle-même la sécurité, mais l'attaque récente de ces îlots européens par l'une ou l'autre armée révolutionnaire et le siège qu'ils ont subi ne doit pas engager les Etats blancs à se confier à la justice et à la protection des Jaunes, quelque prétention à la civilisation moderne qu'ils puissent avoir. Les foules chinoises impulsives et friandes de pillage ne sauraient être dirigées par les hauts mandarins et gens au pouvoir, frottés de civilisation, sans leur échapper une fois ou l'autre et les richesses accumulées dans les concessions sont si tentantes!

J'ignore où en est cette question à l'heure actuelle.

Plus loin vient la ville chinoise. Les habitants sont de la petite race du Sud, rusée et habile en affaires; ils n'ont pas le sérieux de ceux que nous avons déjà vus en majorité à Pékin, mais il ont l'air aussi sordides et affamés. Il y a cependant beaucoup plus de Chinois aisés vêtus à l'européenne ou en costume national qui ont bonne façon et chez qui on devine une culture et un raffinement qui en font nos égaux. On voit passablement de Russes, femmes et hommes, venus de Sibérie pour échapper aux Soviets.

Cette ville chinoise est un enchevêtrement de ruelles tortueuses, un labyrinthe dans lequel on ne pourrait pas se retrouver si l'on n'avait pas un guide. D'autre part, la foule est si dense en ces jours de Nouvel-An qu'on a vraiment peur. Les mendiants foisonnent, des lépreux et des cancéreux au visage rongé vous coudoient et tendent la main. Beaucoup de passants sont presque

nus, d'autres sont vêtus de défroques déchirées d'où sortent des flocons de coton échappés d'une épaisse doublure sous la toile bleue du vêtement. Tous ces gens puent, les ruelles sont couvertes de débris et d'immondices, les boutiques, fermées ce jour de fête révèlent leur marchandise, les boucheries en particulier, par des effluves à faire vomir. La vermine grouille et on nous dit que le bas peuple grignote les poux. On comprend que les épidémies trouvent là un terrain favorable et y fassent des ravages, mais, prétend-on, le Chinois ne tient pas autant que nous à la vie et meurt plus facilement. Tant mieux pour lui!

Nous allons voir « Willord Pattern » une maison de thé connue du monde entier par les images répétées sur tout ce qui est Chinois depuis des siècles : un lac traversé par un pont en zig-zag, un kiosque au toit relevé aux angles et un saule pleureur penché sur l'eau. C'est bien un paysage typique du pays.

Nous sommes là sur ce pont, trois du « Belgenland », au milieu de centaines de Chinois — un véritable fleuve — poussés, pressés, bousculés de tous côtés sans pouvoir avancer ni reculer et il y a certainement dans les bourrades que nous recevons une intention insolente. C'est assez angoissant. Nous finissons en jouant des coudes, prudemment pour éviter une bagarre, par sortir de cette masse qui n'a pas quitté ses vêtements depuis le début de l'hiver ou qui a plutôt si elle en a eu les moyens, endossé et cousu un vêtement neuf sur l'ancien.

Dans un quartier plus huppé sinon plus propre, nous entrons dans un dancing très fréquenté mais uniquement chinois où des femmes vêtues soit à l'européenne soit de la robe à grandes fleurs sont assises autour de petites tables rondes. Le Chinois s'asseye sur une chaise contrairement au Japonais qui se repose à terre sur ses talons. Pour un dollar vous avez droit à trois danses, très courtes, avec une des danseuses que vous choisissez. C'est très amusant et très convenable.

Il faut de nouveau fendre la foule pour rentrer au « Bund » quartier des quais où il y a des restaurants élégants, où viennent aussi des familles chinoises aux costumes riches et de couleur vive, commerçants, banquiers, intermédiaires obligés entre le producteur de la province et l'exportateur. On dit ces commerçants très intelligents, manieurs d'affaires de premier ordre et surtout très honnêtes dans leurs transactions. Dîner à l'Hôtel Majestic, très bien, rentrée au « Belgenland » par les remorqueurs et le même soir, départ pour Hong-Kong.

Nous avons voulu de la couleur locale, nous en avons eu et l'odeur locale en plus, à foison : elle nous poursuit. Néanmoins Shanghaï est plus sympathique, plus près de nous que Pékin, et surtout il y fait moins froid. Du 40° degré de latitude nord nous avons passé au 38°, latitude du Caire où l'hiver n'existe pas et nous allons descendre vers l'Equateur en nous arrêtant à Hong-Kong qui est à la hauteur de Cuba où l'été est perpétuel.

Deux jours et deux nuits de mer nous remettent des fatigues et des émotions chinoises. Il pleut d'abord sans discontinuer et cette pluie torrentielle présage l'arrivée dans les régions tropicales. La température est douce, la mer, salie par l'eau des grands fleuves sur les côtes de la Chine redevient verte et transparente. Le commissaire du bateau prend le prétexte de l'anniversaire de l'ancien et illustre président Lincoln pour nous offrir un festin. Chacun arrime dans sa

cabine ou loge dans les profondeurs du bateau ses achats de Pékin et peut-être de Shanghaï. Pour moi, les magasins étant fermés, je n'ai pas même pu acheter une carte postale.

Hong-Kong.

Il fait nuit ce 15 février quand le « Belgenland » arrive devant Hong-Kong et jette l'ancre à 5 heures et demie du matin. Nous sommes dans une baie magnifique et immense et la multitude des paquebots, des navires de guerre peut évoluer aisément au milieu de la poussière de jonques épaisses et de sampangs plus minces sur lesquels rament à peine vêtues des femmes au pantalon de toile, le haut du corps nu. Des sampangs, on tend vers nous un bambou avec un filet à l'extrémité pour solliciter de l'argent, de la nourriture, des déchets de n'importe quoi. Toujours ce peuple misérable et affamé! Et pourtant ici ils ont le sourire, ce n'est plus le Chinois hargneux que nous venons de voir auparavant. On sent que le climat est meilleur, la misère plus facile à supporter.

Sur cette baie magnifique s'aligne la ville de Victoria (nom officiel de Hong-Kong) dont les maisons s'étagent vers un sommet, le Peak, qui domine de quelques centaines de mètres et ces maisons sont en pierre; en face de Victoria, la ville de Kouloon s'étale sur une presqu'île appartenant aussi aux Anglais. C'est une dépendance continentale aussi très bien bâtie, verdoyante de parcs et de jardins et soignée, ratissée comme toutes les villes coloniales anglaises. C'est la gare du chemin de fer qui conduit à la grande ville chinoise de Canton avec laquelle Hong-Kong fait un commerce actif à en juger par son port et ses grands magasins de porcelaines et de soieries.

Une jolie tournée a été celle du Peak, avec ses cinq cents mètres d'altitude, par le funiculaire — je crois que c'est un funiculaire sans en être très sûr — mais la vue sur cette immense baie, sur cette ville élégante et policée, est si merveilleuse qu'on oublie le mode de transport. Ces maisons presque à l'européenne, ces quartiers du quai anglais, qui se profilent sur la mer et l'inclinaison du petit chemin de fer qui fait paraître obliques toutes ces constructions, donnent l'impression d'un tableau cubiste où tout est déformé, sauf cependant le ciel d'un bleu pur et stable.

C'est ici le printemps partout. L'humeur des gens s'en ressent et sur le « Belgenland » c'est plus que le printemps, c'est la perspective de l'Equateur assez proche. Après le lunch, à l'hôtel Pensylvania, immense et pourvu de milliers de chambres — comme les Anglais voyagent! — nous allons tous chez les tailleurs ou chez les marchands de confections. Il faut se préparer à passer la Ligne, c'est-à-dire l'Equateur et, après les froids du Japon et de la Chine du Nord, affronter les températures torrides de l'Insulinde, de l'Indochine et de l'Inde. La perspective, pour moi qui me sauve d'un hiver jurassien, n'est pas déplaisante, au contraire. Vive la chaleur et vivent les tropiques!

Nous allons donc chez les tailleurs nous faire mettre en blanc, soie ou coton, et j'ai admiré l'habileté de ces gens qui livrent en vingt-quatre heures ce qu'on leur a commandé; la bienfacture est parfaite et les prix tels, qu'on peut avoir à Hong-Kong trois costumes avec l'argent d'un seul de chez nous. Mais que ces Chinois sont curieux : « Tu n'as donc pas été à l'école, puisque tu ne parles pas anglais ! Quel âge as-tu ? Tes enfants sont-ils aussi sur le bateau ? » Ils sont intarissables et l'interprête a fort à faire à répondre à toutes les questions. Qu'a-t-il répondu ? Peut-être des sottises. M. Ah-Men, tailleur à Hong-Kong, se recommande à tous les messieurs que je connais pour les habiller promptement et à bon compte. La commission est faite.

Le 17, le « Belgenland » quitte Hong-Kong et c'est à regret que nous embarquons. Mais quel aspect ont nos co-voyageurs ! Ils rentrent tous avec des valises achetées en route pour transporter leurs acquisitions dans les magasins chinois. On ouvrirait un bazar avec tout ce qui les a tentés : jades, cristaux, vêtements luxueux de mandarins, de Chinoises, meubles, soieries, jusqu'à des chiens et des canaris. On entend gazouiller les oiseaux et aboyer — un petit aboiement rageur et puéril — les minuscules pékinois. Tous sont certains d'avoir fait l'affaire unique, la bonne spéculation. C'est risible et les marchands jaunes doivent se frotter les mains de satisfaction.

Il y a même, mêlée à cette foule enfiévrée par les achats, une bonne dame infirme et qui marche avec des béquilles. Le stewart, qui ne manque pas d'esprit, prétend qu'elle fait le tour du monde sur une jambe. Elle aussi déballe et fait admirer ses nouveaux trésors.

Je reste sur le pont pour apprécier encore cette baie magnifique, le chapelet de la ville et de ses faubourgs, les étages de maisons qui montent vers le Peak, de l'autre côté, la ville anglaise de Kouloon, toutes deux européennes et chinoises, mélange rassurant. Sur cette baie, la foule des bateaux, des sampangs où s'entassent

des familles, des jonques lourdes, remplies des marchandises de l'intérieur : soies brutes, minerais, charbons, thé, etc. Quelle intéressante fourmilière que ce port!

Dire que les Anglais se sont saisis de ce port de premier ordre, en prenant comme prétexte qu'on avait, en 1861, jeté à la mer quelques cargaisons d'opium que leurs commerçants amenaient de l'Inde pour les vendre aux Chinois et abrutir ces pauvres diables! Le gouvernement chinois avait interdit ce commerce. Londres déclare la guerre à Pékin et, après la victoire bien facile, garde Hong-Kong. Les Anglais reconnaissent aujour-d'hui qu'ils ont commis une faute en protégeant cette funeste marchandise, mais ils ne parlent pas de rendre ce territoire à la Chine. Pensez donc! se défaire d'une colonie qui est une perle!

Nous aurons deux jours de navigation jusqu'à Manille et nous passons d'abord au large d'une multitude d'îles où sévit encore la piraterie qu'on ne réussit pas à chasser de ce dédale compliqué de canaux, de détroits et de terres.

Sur le bateau, la vie de bord reprend, mais quel changement! Toutes les toilettes des dames sont claires. C'est un froufrou de soie et d'étoffes neuves, miroitantes, changeantes, on ne les reconnaît plus. Les hommes, de leur côté, se redressent dans leurs vêtements blancs et les casques coloniaux font leur apparition.

La transition du climat rude aux chaleurs tropicales est si brusque qu'on en est incommodé sérieusement, mais je retrouve avec plaisir le chaud soleil et je frissonne involontairement en pensant aux glaces du Golfe de Petchili.